

Erreur, ignorance et hésitation chez les prophètes

Emile NICOLE

Le prophète étant censé transmettre une parole divine, ne peut guère se prévaloir de l'excuse d'humanité, *errare humanum est*, surtout dans la perspective biblique d'un Dieu unique, qui ne ment pas et dont la prophétie constitue le moyen privilégié pour communiquer en continu avec son peuple. Le Deutéronome, qui invite le peuple à écouter le prophète parlant au nom du vrai Dieu, soulève dans le même temps la question de la validation, et pose le critère de l'accomplissement, ou plutôt du non accomplissement qui permet, a posteriori, d'invalider la fausse prophétie, un phénomène présent tout au long de l'histoire biblique. Il ne sera pas, dans son ampleur et sa variété, l'objet de cette étude.

Après avoir rapidement relevé quelques traits du caractère humain d'authentiques prophètes bibliques, ignorance, découragement, erreur momentanée, voire même mauvaise volonté persistante, l'exposé se concentre sur l'étude de deux chapitres de l'Ancien Testament, 1 Rois 13 et Jérémie 28 qui, l'un et l'autre, présentent deux prophètes en interaction et soulèvent la question de l'erreur et du positionnement, parfois inconfortable (Jr 28), ou imprudent (1 R 13), du prophète authentique face à elle.

Repérer l'erreur en théologie

(1 Jean 4.1-6)

Henri BLOCHER

Nous sommes appelés à repérer l'erreur, pour l'éviter et la combattre. Cette conviction du sens commun, qui s'accorde avec la Bible, vaut comme une évidence pour beaucoup. Tous, cependant, ne la partagent plus aujourd'hui ; ils recherchent plutôt, par exemple, l'inventivité qui excite l'imagination et ouvre l'éventail des possibles. Nous maintenons, nous assumons la conviction en inscrivant le sujet qui m'échoit dans notre ordre du jour. L'esprit de l'erreur est déjà esprit de l'antichrist !

I. Présupposés, voire axiomes

1. Qu'appelons nous « erreur » ? Celle que nous voulons repérer en théologie est déviation, entorse à la *vérité* (l'erreur grammaticale, purement conventionnelle, n'est pas en cause).

2. La notion de vérité que nous présupposons a pour ingrédients principaux : l'accord avec le réel (moment dit « réaliste ») ; la normativité ; l'invitation à l'adhésion subjective (fiabilité).

3. L'Ecriture Sainte est la Parole de vérité, pure vérité en tout ce qu'elle affirme, comme Parole du :Dieu omniscient qui ne peut pas mentir (Tt 1.2).

4. La théologie, discours réglé sur Dieu et son œuvre, a cette Ecriture Sainte comme source et comme norme.

II. Critères et application

1. Les critères du vrai en général, l'erreur se laissant discerner en ne satisfaisant pas leur exigence, se résument : concordance avec les faits, selon qu'ils sont accessibles ; cohérence (rôle de la raison) ; capacité d'engendrer une pratique efficace. Ces critères fonctionnent dans la lumière de la vérité.

2. En théologie, la source prochaine étant l'Écriture comme Parole (véhicule de *sens*), le critère de l'accord externe se précise comme accord avec le contenu de sens de l'Écriture, qui requiert sa juste *interprétation*.

Celle-ci demande : (a) que l'Écriture détermine elle-même son interprétation ; (b) que les règles du langage humain, assumées par l'inspiration divine, soient respectées (langues originales, contexte) ; (c) que l'ensemble de la Bible, y compris les passages qui semblent contraires au sens qu'on pense trouver, soit pris en compte, avec confiance en son harmonie ; (d) que la structure de l'enseignement biblique (modèle de doctrine, analogie de la foi), en particulier la dualité AT/NT soit respectée.

3. La cohérence ou accord interne (des thèses théologiques) est un critère de maniement délicat mais légitime. Nous n'en avons pas la maîtrise. L'usage de ce critère implique le recours rigoureux et réfléchi à la notion de *mystère*.

4. Au moins dans certains cas, les conséquences pratiques sont un signal d'alerte !

III. Aides supplémentaires

1. La *tradition* des théologiens qui nous ont précédés, bien que faillible, mérite le plus grand respect et toute l'attention. Il y a, cependant, plusieurs traditions rivales, et il convient de se situer, à la lumière de ce qu'on a déjà reçu de l'Écriture, à cet égard.

2. L'avis des théologiens contemporains fournit une aide un peu différente ; il convient de leur donner du poids selon leur compétence et les présupposés qui les orientent.

3. L'accueil du peuple des fidèles n'est pas à mépriser, même si l'histoire montre que la religion dite « populaire » a très souvent dévoyé la théologie chrétienne.

4. Signal d'alerte aussi (même s'il faut se garder de la tentation de l'amalgame) : l'association, chez ceux qui la promeuvent, d'une thèse avec d'autres, reconnues comme entachées d'erreurs graves.

Quelques-uns de ces critères s'appliquent de façon absolue, mais la plupart ne permettent que des jugements de *probabilité* ; ils engendrent la certitude par « effet cumulatif ». C'est maturité que d'en être content – reconnaissant.

Vérité et erreur dans l'histoire de la science

Nick SPENCER

Copernic s'est trompé. Newton s'est trompé. Darwin s'est trompé. Et Einstein s'est trompé.

Pourtant, reprocher à Copernic de s'être trompé sur les orbites circulaires, à Newton de s'être trompé sur la lumière, à Darwin de ne pas savoir ce qu'est l'héritage génétique et à Einstein de ne pas faire confiance à ses mathématiques concernant l'expansion de l'univers, ce serait soit déraisonnable, soit anachronique, soit les deux. Cela reviendrait à leur reprocher de ne pas être omniscients. Leur génie a contribué à avancer la compréhension humaine de la réalité, même s'ils n'ont pas abouti à une vérité définitive, et leurs théories ne sont pas exemptes d'erreurs. En d'autres termes, si Newton a pu dire qu'il se tenait sur les épaules de géants, il serait juste de dire que les géants se tenaient sur des chemins marqués par l'erreur. L'homme n'est ni infallible ni omniscient et la science est une entreprise humaine. Il est donc logique que la science, comme toute autre activité humaine, soit truffée de faussetés, d'inexactitudes, de contre-vérités et d'erreurs. Le génie de la science est de reconnaître cette faiblesse, cette ignorance, cette faillibilité.

La faillibilité occupe une place centrale dans l'anthropologie chrétienne, et également dans la science, et ce n'est pas un hasard. Les idées protestantes sur la connaissance, à l'époque de ce que nous appelons la révolution scientifique, au début du 17^e siècle, devaient beaucoup à leur compréhension réformée d'Adam. Depuis la chute d'Adam, ni nos sens ni nos esprits ne sont suffisamment fiables pour nous permettre de parvenir à la vérité par le biais de la raison. C'est précisément parce que la raison et les sens humains ne sont pas fiables que l'approche expérimentale doit leur venir en aide. Il convient de noter qu'au début du XVII^e siècle, le mot "expérience" n'avait pas le même sens qu'aujourd'hui (en anglais "experiment" = expérience scientifique, expérimentation ; en français le mot "expérience" étant plus large, couvre les divers aspects comme au 17^{ème} siècle). C'est en reconnaissant la faillibilité intellectuelle humaine que des scientifiques comme Francis Bacon ont soutenu que les hommes doivent parvenir à la vérité par le biais des sens, des expériences, de l'expérimentation, et qu'ils doivent le faire de manière hésitante et humblement.

Il existe donc un profond accord entre la compréhension théologique de la nature humaine et l'approche scientifique de la gestion de l'erreur. Cela ne signifie pas, bien sûr, qu'une approche théologique chrétienne particulière soit nécessaire pour faire de la science. Les tentatives de définition de la science sont légion. Ce qui est important, c'est que la science, comme la religion, est une catégorie qui est négociée relationnellement, qui admet diverses définitions constitutives qui se chevauchent et qui existent dans un réseau de ressemblances familiales. Il est impossible d'apporter un ordre unitaire et une définition singulière à la science. Cela dit, l'une des caractéristiques familiales les plus significatives de notre idée de la science est sa méthodologie.

Le processus de scepticisme structuré qui constitue la méthode scientifique est essentiel pour distinguer la vérité de l'erreur, mais il n'est pas suffisant en soi. La lutte de la science pour la vérité nécessite également une dimension plurielle, institutionnelle, afin d'éliminer les erreurs que les scientifiques portent dans leur bagage. Pourquoi plurielle ? Parce que si ce sont les scientifiques qui se corrigent les uns les autres, plus les scientifiques sont homogènes ou identiques, moins ils sont susceptibles de remarquer les présupposés erronés de l'autre.

La science est une entreprise intrinsèquement collaborative. Les scientifiques dépendent les uns des autres. Tout comme chaque personne qui s'engage dans la science aujourd'hui se tient sur les épaules d'autres, chacun se tient également aux côtés de ses pairs.

Les expériences scientifiques : comment savoir qu'un résultat est "vrai" ?

Isabelle GODIN et Dollyane MURET

Quels que soient nos efforts, nous commettons des erreurs, dans nos tâches matérielles, mais aussi dans nos observations, nos idées et même nos sentiments. C'est bien connu que "l'erreur est humaine" (*errare humanum est*), mais aussi, comme le dit la sagesse populaire, "il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent jamais".

Lorsque nous évaluons une information ou recherchons la réponse à un questionnement, la difficulté est bien de trier le vrai du faux (qui est volontaire) ou de distinguer la vérité de l'erreur (qui est involontaire).

En sciences, il est essentiel d'obtenir des données fiables, dans lesquelles les scientifiques et le public peuvent avoir confiance. L'ensemble du processus de recherche est donc contrôlé, soit par des évaluateurs externes, soit par les chercheurs de l'équipe qui conçoit et met en œuvre le projet.

Nous décrirons comment chacune des étapes d'un projet de recherche peut être validée, quels sont les sources d'erreurs et quels moyens doivent être utilisés pour les limiter. Nous donnerons enfin les critères principaux qui permettent de donner confiance dans des données, sachant que ces critères peuvent aussi s'appliquer en dehors du domaine des sciences.

Statistiques et questions biologiques : la vérité dans l'incertitude ?

Thomas MERKLING

Dans la course effrénée à la publication et au résultat 'choc', peut-on vraiment avoir confiance dans tous les résultats scientifiques ?

Après avoir décrit les caractéristiques générales des données biologiques pour comprendre pourquoi l'usage des statistiques est indispensable dans ces domaines, nous explorerons d'abord comment l'approche utilisée pour répondre à une question biologique peut nous donner des indices sur la fiabilité des résultats ou leur « niveau de preuve ». En effet, il existe tout un continuum d'approches scientifiques, allant de l'étude purement descriptive à l'approche expérimentale, comme un essai clinique, et chacune donnera des résultats avec un degré de fiabilité différent.

Cependant, quelque soit l'approche utilisée pour répondre à une question biologique, il y a toujours nécessité d'inférer sur la population à partir d'un échantillon : la méthode la plus utilisée pour vérifier si les résultats obtenus sont dus au hasard ou représentatif d'une « vraie » différence est celle des tests statistiques. Ceux-ci consistent généralement à comparer deux hypothèses à l'aide de probabilités, ce qui va nous permettre de connaître le risque que l'on prendrait à répondre par 'oui' à notre question, alors que c'est 'non'. La grande question est donc : quel est le risque que l'on est prêt à prendre pour conclure par rapport à la question de départ ?

Après avoir exploré les limites et critiques des tests statistiques, nous finirons par mentionner des alternatives, ainsi que des pratiques scientifiques mise en avant ces dernières années pour augmenter le degré de fiabilité des résultats scientifiques.

La chasse aux bugs ! Gérer les erreurs en informatique.

Jonathan VAUGHAN

L'informatique, c'est bien... quand ça marche. Malgré les grandes avancées technologiques, les outils informatiques ne donnent pas toujours satisfaction. Pourquoi ça bugge ? Les origines du mot « bug » pour parler d'une anomalie en informatique servant d'introduction, nous passerons en revue certains bugs du passé aux conséquences lourdes sur le plan humain ou financier. Nous examinerons les raisons techniques pour lesquelles il est difficile, voir impossible, de programmer un ordinateur sans faire d'erreur.

Comment procède-t-on donc pour vérifier le fonctionnement d'un logiciel et identifier les défauts éventuels, pour pouvoir les corriger ? C'est la spécialité des ingénieurs de test. Le travail des testeurs sera présenté, ainsi que les défis et les écueils qui guettent ceux qui passent leur vie à chercher la petite bête.

Peut-on espérer un avenir sans bugs ? Nous concluons sur la nature inévitable des défauts informatiques : dans un marché où la nouveauté demeure prioritaire, les conditions ne sont pas réunies pour la création des logiciels parfaits.